

Le campus de Jussieu retrouve un phare dans la tempête de l'amiante

Au terme de dix ans de travaux, la tour d'Edouard Albert rouvre, animée par une nouvelle dynamique

Une nouvelle mais modeste tour de quatre-vingt-dix mètres va s'élaner dans le ciel de Paris pour annoncer la rentrée universitaire. Nouvelle? Pas tout à fait: c'est la fameuse tour Zamansky, qui sert de clocher administratif à la pépinière de scientifiques de Jussieu. Une tour désossée, désamiantée, transformée par de nouveaux vitrages et qui, dès le soir, sera autorisée à vibrer de lumières colorées. Un travail de rénovation conduit sous la direction adroite de Thierry Van de Wyngaert, le choix – très largement contesté et coûteux – ayant été fait de désamianter et restructurer l'ensemble plutôt que d'en construire un nouveau.

L'autre équipe choisie, celle du cabinet Reichen et Robert, connue pour intervenir avec doigté sur les cas difficiles, voire désespérés, s'est vu confier une partie des bâtiments d'enseignement. Mais on est loin du compte: avant même que l'ensemble de Jussieu soit achevé (le désamiantage n'est pas terminé non plus), l'ensemble des universitaires de Paris-Rive gauche a été achevé et accueille déjà l'essentiel de Paris-VI, qui se bat avec Paris-VII dans les murs délabrés de Jussieu. Paris-VII continue pour l'heure de jouer aux chaises musicales.

La métamorphose de la tour Zamansky, du nom du premier doyen de l'établissement, n'est donc qu'un entracte dans la longue et triste histoire du campus universitaire de Jussieu, l'une des aventures les plus caractéristiques des trente années d'après-guerre surnommées, pour l'architecture, les « trente peu glorieuses » – par opposition à l'euphorie qui marqua l'économie de la France à la même période. L'achèvement de la tour, d'où la vue sur Paris est l'une des plus belles qui soit, marque au moins un tournant optimiste en attendant que les autres bâtiments achèvent à leur tour leur mue.

Tandis que « Jussieu » est ordinairement détestée par les Parisiens, les historiens de l'architecture moderne révèrent comme

l'Acropole cet ensemble de 230 000 m² commandé par André Malraux à l'architecte Edouard Albert (1910-1968). Albert est un spécialiste des techniques de préfabrication, inventeur des structures tubulaires qui vont permettre de construire le mastodonte de Jussieu en un temps record: l'ambition de Malraux et de Zamansky est de faire de cette université l'égale des plus célèbres campus du monde, et ils sont pressés.

L'architecte est notamment l'auteur d'un immeuble de la rue Croulebarbe (1960), dans le 13^e arrondissement, classé monument historique en 1993, surnommé tour Albert. Car la tour du campus ne peut être attribuée à notre

Une tour désossée, transformée par de nouveaux vitrages et qui, dès le soir, sera autorisée à vibrer de lumières colorées

véloce technicien: sa mort en 1968 conduit à faire revenir Urbain Cassan (auteur dans les années 1950 des 65 000 m² des « barres » construites le long de la Seine), René Coulon et Constantin de Gortchakoff.

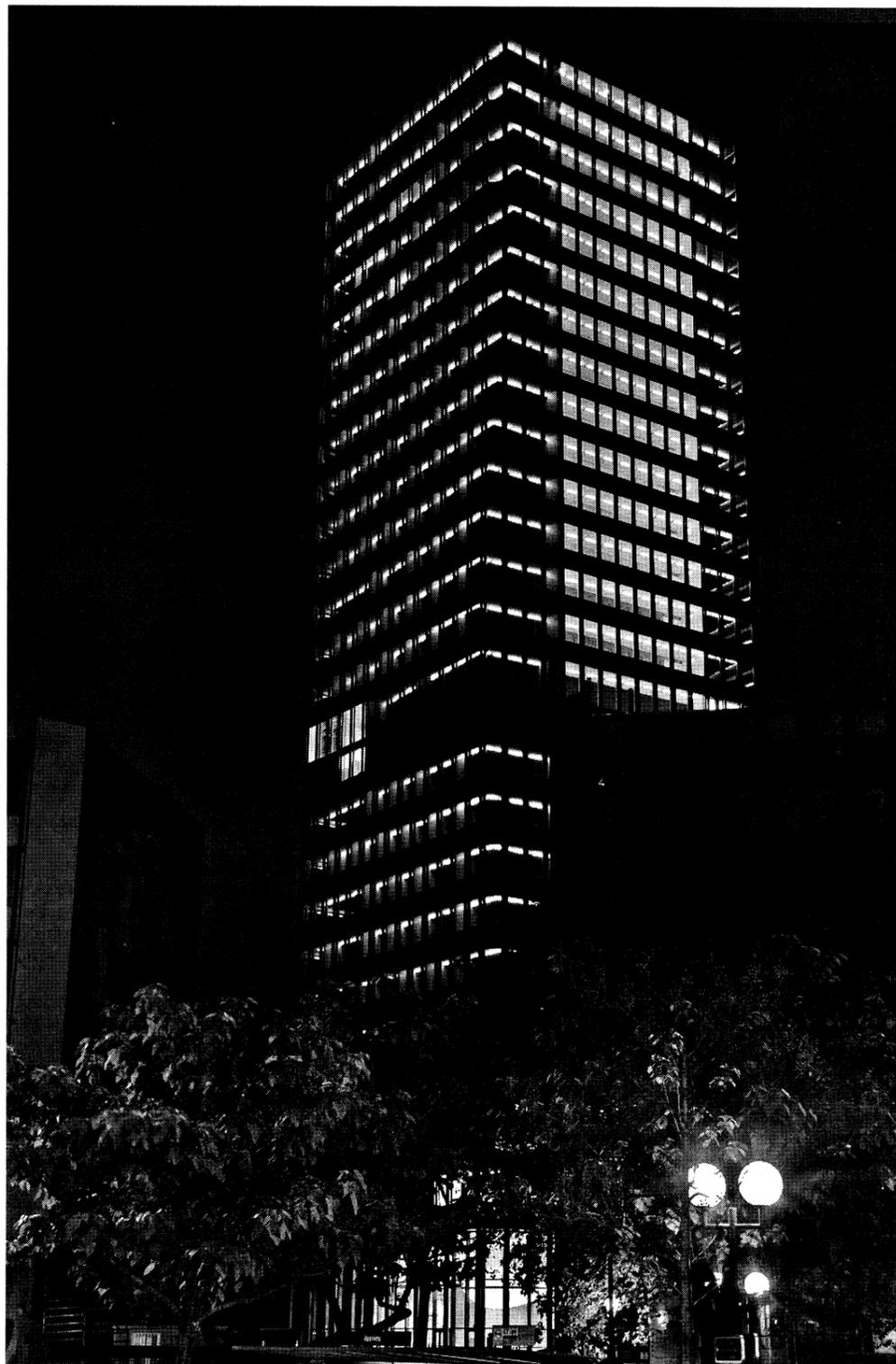
Le projet d'origine d'Edouard Albert prévoyait à chaque étage un décalage des façades de six centimètres par rapport à la ligne des poteaux tubulaires, conférant à la tour un mouvement dynamique en spirale. Ce procédé présentait l'avantage d'alléger la tour, le dessous des dalles béton passant de 6 cm au 24^e étage à 1,44 m au premier étage.

Ces sous-faces devaient comporter des fresques de Georges Braque (*Les Oiseaux*). Cassan, Coulon et Gortchakoff n'exécuteront pas le projet d'Albert, sinon son plan-masse carré, assez primaire, face à l'entrée de l'université. Le résultat se révéla sombre, sec comme un coup de trique, mais finalement dans la lignée du projet général: un « gril », quadrillage de bâti-

ments reliés par d'assez glauques rotondes.

L'atmosphère de l'après-1968 n'est sans doute plus celle de Malraux. Les budgets sont réduits et bientôt l'affaire de l'amianté, matériau choisi pour protéger le bâtiment du feu, viendra empoisonner, au propre comme au figuré, la vie des habitants du campus, soit quelque quarante mille étudiants et une dizaine de milliers de chercheurs. Celle aussi des ministres de l'éducation nationale et des doyens des universités: le clan Bayrou, favorable lorsqu'il était ministre à la préservation après désamiantage, l'emportera sur la vision d'Allègre, qui estimait que le désamiantage n'était pas nécessaire, sous réserve de travaux de sécurité. Une fois la préservation acquise, il fallait du même coup repenser la séparation de cet ensemble totalement coupé de la ville (à l'opposé des campus américains), dépourvu de vie propre et de la moindre pousse d'herbe (à l'opposé des campus chinois), surpeuplé, et sans bibliothèque digne de ce nom. Les études sont toujours en cours.

Pour la tour, premier élément rénové, Van de Wyngaert a cherché à retrouver l'esprit du projet originel d'Albert: les circulations lumineuses et lisibles autour du noyau central de béton, les bureaux orientés à l'est et à l'ouest pour bénéficier d'un meilleur éclairage, laissant au nord et au sud les salles de réunion. La surface utile restera limitée par le plan même de la tour, dont chaque côté mesure quelque 21 mètres, soit 450 m² par étage. Le désossage du bâtiment a permis de découvrir la coupe étrange du noyau central, proche d'un caractère chinois: un graphiste malin a eu tôt fait d'en faire le sigle du bâtiment. Mais le plus subtil du travail aura été de retrouver, au moins de l'extérieur, ce sentiment de vrille que souhaitait donner Albert à l'édifice. Un léger décalage des faux plafonds, d'étage en étage, doublé d'un système d'éclairage, permet de retrouver, au moins de l'extérieur, ce sentiment de vrille.



La tour restaurée par Thierry Van de Wyngaert brille à nouveau sur Paris. TVAA

me le laissaient espérer les dernières prévisions jetées au vent. Restera alors à tirer les leçons des procédures engendrées par l'amianté, des rapports de la Cour des comptes, des déconvenues architecturales, et de la difficulté française à concevoir cet urbanisme universitaire qu'on appelle campus. ■

Frédéric Edelmann

Laurence Février et son théâtre-document, seule sur scène pour dire la parole reçue

Au Lucernaire, la comédienne devient Francine Demichel, universitaire engagée

Théâtre

Laurence Février a un beau nom et un parcours intéressant. Elle a commencé sa carrière de comédienne de manière classique, dans les années 1970, en jouant sous la direction d'Antoine Vitez, Claude Régy, Armand Gatti ou Robert Hossein.

Dans les années 1980, elle a fondé sa compagnie, tout en tournant beaucoup pour la télévision et le cinéma (*Tatie Danielle* d'Etienne Chatiliez). Avec sa compagnie, elle

café, où chaque soir un acteur différent faisait entendre la parole d'un cheminot syndicaliste, d'un écrivain public, d'un éducateur, d'une retraitée d'EDF...

Puis est venu *Ils habitent la Goutte d'Or* (en 2006), qui a connu un franc succès. Né d'entretiens menés avec des habitants du quartier peu favorisé de la Goutte d'Or, dans le 18^e arrondissement de Paris, ce spectacle réunissait une Africaine, un marchand de journaux et une femme politique. Soit des gens ordinaires, ce qui n'est

rien au ministère de l'éducation nationale de 1998 à 2002. Laurence Février l'a rencontrée en mai 2007. Le spectacle restitue exactement ses propos. C'est instructif et « époilant », comme on disait du temps de Marcel Proust.

Instructif, parce qu'il s'agit d'une pensée en mouvement, celle d'une femme née en 1932 qui a choisi le droit parce qu'il « y avait derrière la réalité sociale », et a mené un combat incessant pour que soit inscrite dans la loi la parité homme-femme. Sur ce combat,

se particulière la rendent encore plus proche des spectateurs, à qui elle semble s'adresser en direct, alors qu'elle est jouée par Laurence Février.

Assise derrière une table haute couverte de tissus qu'elle épingle tout en parlant, le plus souvent droit dans les yeux du public, la comédienne lance d'un trait, en 55 minutes et avec brio, une parole reçue non comme celle d'un personnage, mais d'une personne. Ainsi le veut la règle du « théâtre-documentaire ». Et c'est très bien ainsi. ■

JAZZ à la **Villette**
du 1^{er} au 13 septembre
www.jazzalavillette.com
01 44 84 44 84
Magasins Fnac / 0 892 68 36 22 (0,34 € mn)
www.fnac.com
www.digitick.com / www.ticketnet.fr

Archie Shepp Ahmad Jamal Yusef Lateef
Daniel Darc Ornette Coleman
Carl Craig Ron Carter
Seun Kuti John Zorn
Yael Naim De La Soul